

**théâtre
& école****Rencontres Théâtre et Histoire****Un siècle d'Histoire de l'industrialisation en Italie**

Animées par **Michel Dumoulin**, Professeur à L'UCL, Département d'Histoire, et par **Angelo Bison**, comédien, ces rencontres sont l'occasion d'explorer les liens entre réalité, légendes et fiction.

Les 05, 10 et 12 **octobre** 18h45 à 19h30 - Au Marni . rue de Vergnies 25 .1050 Bruxelles

Entrée libre / tous publics

L'atelier de création « De l'écriture à la scène »

Atelier inter-écoles qui rassemble les jeunes autour d'une création théâtrale. Au départ du travail d'écriture de Celestini et en parallèle avec la découverte de ses spectacles, l'auteur belge Thierry Debroux propose aux jeunes d'écrire une scène sur base de témoignages. Avec l'aide de Bénédicte Monnoye, les participants interpréteront certaines de leurs scènes au Rideau lors d'une rencontre finale.

Avec l'aide de la Commission communautaire française de la Région Bruxelles-Capitale.

Pour les étudiants du secondaire supérieur

Projet longue durée, entre **octobre** 2006 et **mai** 2007

Les activités permanentes

Pour chacun de ses spectacles, le Rideau propose trois activités à l'école, cumulables ou non.

La rencontre avec un(e) comédien(ne). Animation préparatoire où sont évoqués la personnalité de l'auteur, les options artistiques du spectacle, les thèmes de la pièce et le métier de comédien.

L'atelier de pratique théâtrale. Introduction au spectacle et initiation au jeu d'acteur par l'improvisation de scènes en rapport avec la pièce.

L'atelier de pratique philosophique. Atelier permettant aux jeunes de formuler ce qui, lors du spectacle, les a étonnés, interpellés et émus. Dans un second temps, à partir de la réflexion, de l'argumentation et de la pensée critique, élaboration collective de réponses aux questions exprimées.

Info 02 507 83 62 Christelle Colleaux | christelle.colleaux@rideaudebruxelles.be

Fabbrica**OCTOBRE**

MA 03 ME 04 JE 05* VE 06 SA 07 LU 09 MA 10* ME 11 JE 12* VE 13 SA 14 DI 15
20h15 20h15 20h15 20h15 20h15 18h30 20h15 20h15 20h15 20h15 20h15 15h00

* **Rencontres Théâtre et Histoire**

La véritable histoire du monde est toujours une histoire émotionnelle. Raconter, ce n'est pas seulement raconter son histoire, c'est produire son identité, dire qu'on existe dans le monde, et ainsi avoir le pouvoir de créer, d'inventer sa réalité. La production de cette identité, c'est le théâtre que je fais.

Ascanio Celestini

La pièce

Dernière lettre d'un fils à sa mère, la pièce se dévoile comme un véritable conte moderne et révèle un auteur majeur et engagé.

Fabbrica entraîne le spectateur dans les rouages de la réalité industrielle et politique de l'Italie du 20^e siècle dont l'histoire est avant tout celle des ouvriers : de Fausto, le chef manœuvre qui a perdu une jambe, de son père et de son grand-père qui portent le même prénom, de Pietrasanta, le patron rusé de l'usine, d'Assunta, belle comme une Madone et au secret indicible et de tous ceux qui ont croisé leur destinée. Fellini pas mort ?

Entre témoignages, situations extraordinaires, visions magiques et légendes construites jour après jour dans les températures torrides d'un haut fourneau, ce récit hors du commun retrace les grandes étapes de l'usine. Celle de l'origine où les ouvriers étaient forts comme le bronze et hauts comme les « géants » ; celle des ouvriers « aristocratiques » rendus indispensables à la production jusqu'à être exemptés du service militaire durant la Grande Guerre et tolérés par le régime fasciste malgré leurs idées communistes ou anarchistes ; et enfin la période contemporaine avec une usine qui réduit le nombre de ses travailleurs.

Ascanio Celestini possède cette qualité de parler avec légèreté et magie de sujets graves. Sa pièce envoûte le spectateur dans une rafale de mots qui coulent d'un seul trait, entre suspense et souvenir, dévoilant avec humour et amertume la mémoire d'un passé qui nous accompagne au présent, le nôtre, celui des usines en cessation d'activité, des luttes syndicales sans cesse renouvelées et de la recherche d'identité.

L'auteur

Ascanio Celestini naît à Rome en 1972. Il étudie la littérature et l'anthropologie à l'Université puis aborde le théâtre par une voie parallèle. Il se familiarise avec la commedia dell'arte et l'art du masque et développe une réelle fascination pour la tradition, la transmission et l'oralité. Il anime des laboratoires de théâtre et enseigne les techniques du conte et de la construction de masques aux acteurs professionnels.

Il s'illustre par un travail d'écriture tout à fait personnel qui repose essentiellement sur des témoignages et des rencontres avec des gens ordinaires. Ses thématiques sont variées mais toujours en étroite relation avec son Italie natale ou avec l'environnement familial dans lequel il a grandi.

Il est fréquemment metteur en scène et interprète de ses propres pièces. Parmi elles *Cicoria*, la trilogie *Milleuno*, *Saccarina*, *Le nozze di Antigone*, *La pecora nera*, *Elogio funebre del manicomio elettrico*,... La maison d'édition Donzelli publie en 2002 *Cecafumo*, un recueil de légendes et d'histoires populaires. Un an plus tard, c'est la publication de *Fabbrica* et en 2005, celle de *Radio Clandestina* écrite à partir de la nouvelle *L'ordine a déjà été exécuté* d'Alessandro Portelli.

En 2004, Ascanio Celestini réalise pour la radio l'émission *Bella Ciao, contes de paysans et d'ouvriers*. La même année, à la Biennale de Venise, il crée *Scemo di guerra*, spectacle par ailleurs accueilli au Festival de Liège en 2005 avec *Cecafumo*.

En 2002, Ascanio Celestini est lauréat du Prix de la Critique, décerné par l'Association nationale des Critiques de Théâtre ainsi que du Prix Ubu pour ses recherches approfondies sur l'Histoire dans ses histoires. Il reçoit également le Prix Ubu 2005 du « Meilleur nouveau texte italien » pour *Histoires d'un idiot de guerre*, paru en italien aux Éditions Giulio Einaudi et dont la création française est prévue au Rideau en février 2007.

J'ai commencé à travailler à l'écriture de Fabbrica en 2000 alors que je récoltais des histoires sur le milieu ouvrier. J'ai enregistré ouvriers et repiqueuses de riz, paysans et mineurs pour rassembler les mémoires personnelles liées au travail. Les uns parlaient des événements politiques, les autres de leur propre vécu, plus intime et privé. Mais tous mêlaient leur histoire à celle du 20e siècle. Certains remettaient de l'ordre dans leurs souvenirs, d'autres s'en inventaient de nouveaux. Mais leurs témoignages indiquaient toujours une des voies de la dramaturgie contemporaine : celle qui transforme la mémoire personnelle en histoire épique.

Ascanio Celestini

Paroles de metteur en scène

Celestini raconte des fables éternelles. Il travaille à inventer un théâtre qui remue nos consciences, en débitant une parole qui vient de l'action et l'induit. Il le fait en tissant fiction et réalité. Il parcourt l'Italie. Pas celle des cartes postales ou des vitrines de haute couture, ni celle des manuels d'Histoire qui taisent les histoires. Il va, son enregistreur et son canevas de questions en poche, à la recherche de la parole des hommes qui l'ont construite de leurs mains. Il marche dans des cités industrielles, dans des villes-usines, il entre dans les maisons et les cafés à la recherche de ses héros. Il était une fois l'Italie et... ceux qui, un geste après l'autre, transmis de père en fils, l'ont cultivée pour qu'elle produise prospérité et beauté. Ceux qui depuis des siècles exécutent les ordres des patrons, donnent leur sueur, souvent quelques bouts de leur corps, parfois leur vie et sont payés un prix fixé par le marché. Eux à qui on ne demande pas de parler mais de travailler.

C'est à eux que Celestini rend la parole qui leur revient. À eux qu'il demande leurs souvenirs de bâtisseurs pour transcrire la fable du monde. La parole de Celestini est cette action théâtrale qui célèbre la mémoire ouvrière dans toute sa noblesse. Son récit est épique. Il vient du temps des « chansons de geste » : ici les chevaliers sont les chefs des hauts-fourneaux ou les petites mains qui trient les déchets de la fusion, leurs dames sont des ouvrières à la chaîne ou reconverties tenancières de bistrot-tabac, leurs amours et leurs luttes ont la survie comme mobile et leur victoire est de réussir à transmettre aux fils les valeurs des pères. Voilà l'aristocratie ouvrière que chante Celestini.

Monter sur le plateau de théâtre pour dire la parole-action de Celestini est une nécessité et revêt un sens éthique. L'Italie de Celestini ou plutôt celle que transmettent ses héros est l'éternel petit caillou dans la botte. Elle met en danger la bonne marche du pays éternellement amnésique, honteusement obtus ou fallacieusement illusionné au moment de passer aux urnes. Un pays qui a du mal à soigner ses plaies politiques. Un pays d'hommes et de femmes valeureux ou héroïques, ordinaires ou profiteurs, presque continuellement gouvernés par des bonimenteurs. Le mensonge use la démocratie, la fraude l'enterre ou pire, la déguise en alibi. Ici il s'agit de parler de ce que le pays doit aux uns et aux autres. En portant Celestini à la scène, je ne fais que compléter la chaîne de travail artistique qui relie la démarche anthropologique de l'auteur au sens de la représentation. Je fais le même choix politique qu'il a fait en mettant en scène la parole qu'il a recueillie. Celle des ouvriers et non des dirigeants.

Pietro Pizzuti

Confidences d'acteur

J'ai fait partie de la vie de ces hommes et de ces femmes qui ont participé à l'histoire de l'usine. De 17 à 21 ans, j'ai travaillé à l'usine « Boch Frères » qui n'existe plus maintenant. Pendant 4 ans, j'ai côtoyé le monde ouvrier, j'ai connu la « fabbrica » de l'intérieur. J'ai vécu la tragi-comédie du monde ouvrier. Avant moi, mon père, mort de la silicose, a travaillé dans les mines. Je garde encore des souvenirs de lui rentrant à la maison avec le visage noir. Ma mère et mon frère ont travaillé dans la même usine que moi. Ce sont des gens qui n'ont pas témoigné ; ils n'avaient pas les armes pour le faire. Au travers de cette pièce, j'ai envie de parler pour mon père, de parler pour ma mère. Ce n'est pas du sentimentalisme ; c'est une manière de rappeler à notre mémoire la réalité de ces personnes qui ont fait la richesse d'un pays et ont contribué à sa prospérité.

Je n'ai pas connu les étapes de la *Fabbrica* d'Ascanio Celestini, je suis arrivé à un moment de l'histoire où le manque de travail conduisait au chômage technique. Je n'ai finalement connu que l'ère des estropiés où les ouvriers n'étaient pas considérés, pas respectés et représentaient le bas de gamme de la société.

L'usine c'est un monde fermé, l'usine c'est presque l'être humain, avec une tête et un corps. C'est un monde à part entière, dont l'organisation dépasse le cadre professionnel pour s'étendre à un mode de vie. Mais l'usine est aussi un symbole. Dans certains endroits, des sites industriels sont classés, ce qui est éminemment important parce que c'est notre patrimoine. Dans l'usine où je travaillais, il y avait des fours du 19^e siècle, j'espère qu'ils ont été conservés parce qu'ils sont le témoin d'une époque glorieuse. C'est un peu folklorique maintenant mais ça parle de nos grands-pères et de nos grands-mères.

Aujourd'hui, le monde a changé et cette réalité-là est plutôt honteuse. Où allons-nous? Que faisons-nous de cette société en mutation? La pièce qui retrace trois époques révolues de notre histoire, nous confronte à l'aube du 21^e siècle à un vrai problème, à une grande cassure et à une crise identitaire. On le constate dans les sommets du G8 et avec les altermondialistes. Aujourd'hui, les dirigeants des pays les plus industrialisés sont derrière des fils barbelés avec des hélicoptères et des policiers qui quadrillent. Ils sont dans une forteresse, complètement coupés du monde ouvrier, coupés de la population. La pièce d'Ascanio Celestini amène cette réflexion : on fait la « fabbrica » sans les ouvriers mais j'ai l'impression qu'on est en train de construire l'Europe, de façonner le monde sans les êtres humains qui l'habitent. La « base » existe et elle est importante. C'est avec elle qu'on construit si on ne veut pas qu'il y ait un rejet. Sans apporter de réponse et par une démarche qui consiste à interroger l'histoire du passé, l'auteur nous donne l'occasion de nous interroger sur notre présent, l'ici et le maintenant. C'est le travail du poète.

Cette fable livrée dans un ultime souffle, ne ressemble à aucune autre expérience théâtrale qu'il m'ait été donné de vivre. Elle me donne l'occasion d'oser la simplicité d'une parole nécessaire.

Texte établi par Muriel Lejuste d'après l'interview d'Angelo Bison

Angelo Bison livre un solo soufflant. Pas de représentation : du théâtre. Qui vibre comme rarement. La Libre Belgique

Un géant seul en scène... Une interprétation parfaite d'un texte magnifique. Nous sommes suspendus à ses lèvres. Le Soir

Grand moment de théâtre, indélébile, c'est un souvenir précieux.

Le Journal du Mardi

La presse

L'homme raconte, la petite histoire et la grande, avec un « H » majuscule, qui voit le pays basculer dans la folie et le gangstérisme organisé. Il raconte Benito Mussolini et Benito le débile. Il raconte le vieillard et ses sept fils. Il raconte le travail qui tue les hommes. Il raconte les poiriers qui naissent comme par magie. L'homme raconte, et nous sommes suspendus à ses lèvres. Nous voyons chacun de ses personnages surgir du néant, nous revivons toute l'histoire d'un pays. (...) Cet homme qui raconte a les traits d'Angelo Bison, qui fait vivre tous ces personnages avec une formidable humanité. **Jean-Marie Wynants/ Le Soir**

Je ne sais pas ce qui m'a le plus touché, ce que j'ai le plus admiré dans cette pièce : le texte d'Ascanio Celestini ; la mise en scène de Pietro Pizzuti ; le jeu d'acteur du seul Angelo Bison ; ou encore le décor ultra dépouillé et un jeu fabuleux de lumières. Cela faisait un tel tout, un tout tellement cohérent ! (...) Témoignages, événements politiques, le vécu des uns et des autres, le privé et le public ; tout est raconté en une sorte de grand voyage, de grande vague, de houle, qui va et vient, qui se répète, qui intrigue... sans jamais lasser. (...) Je ne suis pas sorti indemne de cette pièce. Comme les ouvriers italiens laissaient souvent dans les usines une partie de leur corps, j'y ai laissé une partie de mon âme et de mon identité. **Paul Dupret/ Radio Antipode**

L'alchimie née de la mise en scène de Pietro Pizzuti dirigeant Angelo Bison est une merveille, jamais le comédien n'a été aussi délié, prodigieux, inventif, traduisant en français, par un corps incroyablement expressif, la diction mais aussi la sensibilité extrême à la note près, des couleurs de cette langue italienne populaire. Angelo Bison, fils d'ouvrier venu travailler en Belgique, se fait conteur, joue le grand patron, le contremaître fasciste, la petite de seize ans belle à se damner, le grand-père, le rejeton, toute une population liée, arrimée à une terre, une place. Une inflexion, une posture, un écho dans la voix suffit à créer un autre univers. Angelo Bison ne campe pas le prolétaire ou le maître, non, il dit l'homme, la femme, la règle, avec une poésie rayonnante, une générosité absolue, pleine de tendresse et de facétie. **Sophie Creuz/ L'Écho**

RIDEAUDEBRUXELLES

AU MARNI rue de Vergnies 25 - B 1050 Bruxelles

T 02 507 83 60 - F 02 507 83 63

RESERVATION www.rideaudebruxelles.be | 02 507 83 61 du lundi au vendredi de 13h30 à 17h



Le Rideau est subventionné par la Communauté française. Il reçoit l'aide de la Commission communautaire française de la Région Bruxelles-Capitale et de l'Agence Wallonie-Bruxelles Théâtre/Danse